

04/03/2014



TÉMOIGNAGE - Ce frère dominicain a plongé dans le monde soufi, une recherche académique qui a enrichi sa quête mystique, encore loin d'être achevée.

En costume-cravate lorsqu'il vient à Paris rencontrer son éditeur – et parfois, au passage, quelques journalistes – le frère Alberto Ambrosio est un écrivain prolifique. En quelques mois, il vient de publier une Petite mystique du dialogue, successions de méditations de la vie quotidienne, illustrées par ses propres dessins; une histoire des liens à la fois spirituels et anthropologiques qu'entretiennent soufisme et christianisme; et enfin une promenade dans le temps et l'espace turcs à la découverte de la mystique musulmane...

Au fil des années, et non sans quelques tiraillements intérieurs, ce dominicain italien est devenu un des meilleurs spécialistes du soufisme, à la fois chercheur associé de l'Institut français d'études anatoliennes d'Istanbul et du Centre d'études turques, ottomanes, balkaniques et centrasiatiques lié à l'École des hautes études en sciences sociales de Paris. Sa plongée dans la spiritualité musulmane a eu d'abord « un but scientifique », répète-t-il. Mais pour celui que ses camarades du Studium dominicain de Bologne appelaient déjà « le mystique », la quête ne pouvait longtemps rester cantonnée au strict plan universitaire...

C'est un voyage en Terre sainte – l'École biblique de Jérusalem fait partie des « passages obligés » pour tout jeune dominicain – qui a fait office de « coup de foudre » avec l'Orient. Bouleversé par « la simplicité de la pratique musulmane » et ces « livres chrétiens écrits en arabe » entrevus chez les sœurs du Rosaire, Alberto Ambrosio demande à ses supérieurs d'être envoyé en Turquie. La petite communauté d'Istanbul relève en effet de la province du nord de l'Italie à laquelle il appartient. Pris au mot, il est envoyé à l'université de Strasbourg étudier la langue et la civilisation turques (d'où son excellente maîtrise de la langue française).

Depuis onze ans, le frère dominicain vit sur les bords du Bosphore. Il a écrit une thèse en histoire sur les derviches tourneurs et a passé une habilitation à diriger des recherches. Il peut mettre des mots sur ce que lui a appris le soufisme, comment par exemple cette pratique qui fait la part belle au corps, via la danse, l'aide à « réapprendre les gestes de la liturgie ». Il distingue aussi les étapes de son propre cheminement: « Longtemps, je me suis senti un chercheur comme les autres, alors que je suis aussi dominicain, en quête spirituelle: c'est venu petit à petit, il y avait quelques résistances. Mais parfois, je me dis que j'aurais préféré étudier la cuisine ou la typographie ottomane pour que l'on cesse de me demander si c'est en tant que religieux que j'écris sur le soufisme! », sourit-il devant un café.

Toutes ses hésitations, d'ailleurs, ne sont pas encore levées. Stambouliote depuis de longues années, il reconnaît avoir parfois « un peu peur d'aller au bout de cette rencontre », sans savoir « jusqu'où je peux être changé ». « Mais faire tomber ces barrières fait partie du bien que je peux faire aux autres. Le tout est de ne pas tomber dans le syncrétisme », confie celui qui redoute par-dessus tout être étiqueté « dominicain et soufi » – ou, comme l'a titré un hebdomadaire catholique italien, « le dominicain qui tourne avec les derviches »... « Je ne le ferai jamais car ce serait trahir ma foi et prendre le risque de choquer les musulmans », assure-t-il. « Le dialogue, c'est justement briser les catégories. »

Source: La Croix, 18/02/2014